

LA LANGUE D'AZIZ CHOUAKI : UN « FRANÇAIS » POUR LES JEUNES DES QUARTIERS ALGEROIS

Pourquoi Aziz Chouaki dans cet ensemble « français des banlieues/français populaire » ? Et qui est-il, en premier lieu ? Quelle est cette langue que l'on savoure en le lisant ou en l'écouter ?

De la banlieue algéroise aux banlieues parisiennes

Il est né en Algérie en 1951, à Tizi Rached en Kabylie. Sa famille a dû fuir la région pendant la guerre (54-62) et il a donc grandi à El Harrach, une banlieue populaire d'Alger. « Je suis rentré à l'école primaire en 1957 où j'ai reçu la formation type du « pied noir deuxième génération »... Il fait ses études supérieures en anglais à l'Université d'Alger. Il a été journaliste, il a été et est toujours, écrivain, nouvelliste, et musicien de jazz. Il s'est installé en France en 1991¹. En Algérie il avait publié un recueil mixte (nouvelles et poèmes) *Argo*, aux éd. de l'Unité à Alger en 1982². En 1989, il publiait chez Laphomic, *Baya*, un récit tout à fait étonnant qui a été adapté plusieurs fois au théâtre ensuite. Cette même année 89, il publie vingt-cinq nouvelles dans *L'Hebdo libéré* qu'il présente aujourd'hui sous le titre collectif, *Le Bazar*.³ Lorsqu'il arrive en France, il écrit beaucoup pour le théâtre, théâtre radiophonique puis théâtre tout simplement !

En 1997 il édite *L'Etoile d'Alger* dans la revue-collection *Algérie Littérature/Action* (Marsa éditions) et ce roman est un beau succès. Réédité sous différentes formes en recueil collectif ou en format de poche, en France et en Algérie, les droits en ont été cédés à Balland qui le publie en septembre 2002, donnant au roman une nouvelle vie chez un éditeur plus prestigieux.

En 1998, Aziz Chouaki fait paraître aux éditions Mille et une nuits, *Les Oranges*⁴ dont le succès auprès des lecteurs ne se dément pas et qui a déjà connu six mises en scènes différentes !...

En 2000, son second roman, *Aigle*, paraît aux éditions Gallimard, dans la coll. Frontières. Sa pièce de théâtre, *El Maestro*, est publiée aux Editions théâtrales en 2001 ainsi qu'une nouvelle, « Confitures et bobos » dans *Une enfance outre-mer*, collectif, au Seuil. Cette même année 2001, il fait paraître, aux éditions Alternatives, avec des photos de Bruno Hadjih, *Avoir vingt ans à Alger*. Il s'agit, dit l'écrivain « de rendre compte du quotidien des jeunes Algérois, en évitant le jugement, le commentaire, le pathos. En essayant d'éviter surtout la dictature de l'histoire, le poids des événements. »

Il anime des ateliers d'écriture dans différents lieux en France. Il est accueilli en résidence littéraire à Sevran à partir d'avril 2002 jusqu'au mois dernier. Il présentait ainsi son projet, son désir d'écrire et de faire écrire :

« Ecrire, c'est bien moins prendre sa plume et se faire face page-blanc, que saisir ces innombrables sensations du quotidien, ces archipels de petits moments tout simples. Qui n'a pas, en même temps, fait réchauffer du café, en chantonnant un bout de chanson, l'oreille vers les messages du répondeur, tout en sentant les odeurs de la pizzeria d'en bas ? On peut même rajouter un coup d'œil froncé sur une facture, penser à son chef au boulot, à ses bégonias, à changer de chemise, d'amant(e), etc.

Pour moi, c'est cet en même temps qui fait matériau d'écriture. Ecrire, c'est restituer le simple acte de vivre.

Maintenant, partager cela, dans le cadre d'un atelier, c'est travailler sur le fragmenté des mémoires, c'est sculpter du vivant à plusieurs. Ce qui m'intéresse surtout, c'est comment la ville, ou son image, se dépose en chacun, l'article aux autres. Les rues que l'on traverse, les trottoirs que l'on foule, les murs que l'on frôle, tout cela conditionne au moins deux choses. D'abord, la psychomotricité qui fait que chacun à sa manière fait un avec sa ville. Ensuite, c'est l'extraordinaire capacité fantasmatique inconsciente que la ville recèle. Et dont chacun use et abuse à juste titre.

A finir, dans les ateliers d'écriture, j'essaye de trouver l'exact endroit à bonne équidistance entre les particularismes et les différences.

Toute histoire démarre là. »⁵

La perception de son écriture – Des appréciations :

* Dans *Liberté* du 7 septembre 2002 (quotidien algérois), la présentation de *L'Etoile d'Alger* parle de « style incisif et direct ». Et un des internautes, d'Alger, renchérit : « Je suis en train de lire – ou plutôt de savourer - *L'Etoile d'Alger* de Aziz Chouaki. J'apprécie énormément le réalisme du roman, le rythme, les tournures de phrases, les personnages, bref le roman en général me sonne vrai. »⁶; un autre note : « De la poésie partout. Il écrit comme on pense, parfois avec des phrases, parfois avec des mots. »

* Présentation de *L'Etoile d'Alger* sur le site Djazaïr2003⁷ :

« Avec une langue vivante, nouvelle. Très émouvante. Ironique, mordant, le français d'Aziz Chouaki est un émerveillement. C'est cette liberté linguistique qui donne au texte toute sa profondeur et rend l'enfer plus vivable. Pour suivre le cheminement de Moussa Massy, qui se rêvait le Michael Jackson d'Alger et se retrouve à délivrer des fetwas contre les intellectuels, il ne suffit pas de penser l'islamisme et de vivre à Alger. Il faut aussi maîtriser la langue ; saisir les nuances propres aux Algérois. Ce que Sartre appelait le génie populaire. Car la langue française n'est pas morte à Alger après l'indépendance de l'Algérie et le départ des Pieds-noirs mais s'est développée autrement. »

* Présentation à la presse des éditions Balland :

« Aziiz Chouaki se distingue par un style très libre et échevelé, et par un point de vue iconoclaste sur l'Algérie et le monde. Très cynique sur le fond, il préfère ciseler la forme, et traquer l'humour au cœur même du drame. »

* L'auteur, lui-même, interrogé sur l'usage du français en Algérie :

« Le français est toujours d'usage mais sous des formes créoles. Les jeunes essaient d'avoir leur sabir, pour ne pas être compris des adultes, alors ça donne un mélange détonnant qui n'est pas reconnu. Le ministère de la culture estime que c'est sauvage, vulgaire. »⁸

Ses points de vue sur les jeunes

* en Algérie :

à Olivia Marsaud pour France5 : « J'ai un ensemble de chiffres devant les yeux qui m'éclaire sur l'état de décomposition du pays : 70% de la population a moins de 30 ans, le prix du livre est taxé à 34%, il y a 23 milliards de dollars de réserves de change et

200 000 morts... C'est un cocktail arithmétique épouvantable... Les jeunes... représentent une force de frappe inouïe pour un pays qui aurait l'intelligence de s'en servir. Aujourd'hui, ce sont les premiers à être désabusés, déconnectés. »⁹

à Ariel Kenig pour *Zone littéraire* : « Les jeunes se sont longtemps sentis abandonnés par le pouvoir politique. Aujourd'hui, il y a un tissu associatif qui se bat, mais comme le concept même de liberté d'association ne date que de 90... il n'y a pas encore vraiment de pratique ou d'habitude dans ce sens ! C'est très difficile, mais ça existe : des festivals hip-hop ou de métal-rock se montent. Les jeunes algérois chantent en arabe mais avec un son complètement américain. Ils sont déchiquetés entre les images formatées du monde occidental et le vide de leur cité. Leur identité culturelle n'est pas définie, surtout à cause de cet état de schizophrénie linguistique : à l'école, comme à la télé, on utilise un arabe qui ne se parle pas du tout. Les gens passent leur temps à décoder. Tout le monde joue au théâtre par rapport à la langue officielle.

Les jeunes n'ont pas d'image valorisante à laquelle s'accrocher, à part un peu en musique. Des groupes algériens comme *Micro Brise le Silence*, renforcent admirablement le mythe en tournant en France ou en signant avec Virgin, mais les gens s'identifient davantage à Michael Jackson ou aux fast-food. Moussa Massy [héros de *L'Etoile d'Alger*], c'est l'exemple parfait du creuset des débris de mythologie occidentale. Il fait le ramadan pour se bourrer la gueule deux secondes après. Un aller-retour continu et quasiment primitif, mais qu'il assume. »¹⁰

* en France :

« *L'Etoile d'Alger* tente de parler de banlieues. C'est le même rapport au béton. Rarement la littérature arabe n'a abordé la ville au sens contemporain. La ville, c'est un personnage, et le rapport que Moussa entretient avec sa cité est le même qu'ici. C'est shit, défonce, un jeune de la cité de la Courneuve pourrait vous dire la même chose. Le futur existe de moins en moins, j'ai même remarqué ça au niveau du langage. Ils diront « après demain, je vais à Paris ». Le futur même comme mode, n'existe plus. »¹¹

Le jeune et son quartier : dire la « houma »

Aziz Chouaki n'est pas le premier romancier algérien à mettre en roman un jeune Algérois des quartiers populaires. Et parce que la comparaison aide à mettre en lumière les particularités du style d'un auteur, je propose tout d'abord un extrait de l'ouverture d'un roman dont l'auteur a eu, à l'époque à Alger, beaucoup de succès. Il s'agit d'Abderrahmane Lounès et *Le draguerillero sur la place d'Alger* édité en 1984, lui aussi comme le premier roman d'Aziz Chouaki par Laphomic.¹²

Bien qu'il s'en défende, le héros-narrateur s'inspire du personnage du film de Merzak Allouache *Omar Gatlato*, autre grand succès populaire du début des années 80. Dans cet extrait où le protagoniste se présente en ce qui est un autoportrait, on peut remarquer que, sur le plan de la langue, nous ne pouvons parler de français populaire mais d'un français tout à fait normé, parsemé d'expressions populaires de l'arabe parlé. Ces incrustations de l'arabe sont soit des proverbes, soit des mots ou expressions connus, soit des mots inventés effectivement dans le parler des jeunes Algérois. L'écrivain facilite la lecture en mettant en note la traduction en français de tous les termes qu'il utilise. Cette langue tout à fait normée n'est pas exempte d'un humour léger et d'allusion à des formules connues en français détournées. La langue est savoureuse, parfois triviale mais le dépaysement qu'elle introduit est décodé par le guide sûr qu'est l'écrivain. On reste donc

dans un certain classicisme même si l'injection lexicale arabe produit ses effets de langue familière chez le lecteur algérien francophone ou bilingue.

« (...) J'ai cette grâce et ce charme algérois qu'on ne sait comment définir : à la fois une façon de se conduire et une manière de s'habiller, de marcher et de parler avec un accent « cassé » et une couleur locale impossibles à imiter. Ma démarche, mes gestes et les intonations de ma voix me donnent l'air d'être toujours en représentation.

(...) les *gatlathoum* sont les seuls hommes que je reconnais comme mes égaux. Je mets mon point d'honneur à marquer mon appartenance à cette caste. Mais où sont nos *redjla* d'antan, fleurant bon la gomina ? Je ne me donne pour ainsi dire jamais en représentation sauf pour ehm... le monde (...) La *redjla* ingurgitée avec le lait maternel m'en préserve. Il n'y a que le fumier qui s'extasie d'orgueil. Nous sommes tous des enfants de neuf mois, n'est-ce-pas ? C'est les tripes qui parlent. Les choses ont bien changé : il n'y a plus d'hommes véritable comme antan. « La *redjla* est dans le c... de la perdrix » disent les pseudo *Hozzia*, souteneurs, tenanciers, de dancing-lupanar, de *missâte qimâr*, trafiquants de stupéfiants (chira, kif, neffa, opium, cocaïne, etc.), *aç'hab el business*. L'homme, comme la *redjla*, n'a plus la cote : tout à fait passés de mode. » (pp. 10 et 11)

[Tous les mots en italiques sont traduits en note : *redjla* : machisme dans son acception algéroise, populaire – *Hozzia* : pluriel de *hozzi*, dur des durs – *Missâte qimâr* : tripots clandestins – *Aç'hab el business* : contrebandiers en tous genres.]

Au bout du compte, on a une idée de ce jeune Algérois qui est bien différent de l'Algérois que le lecteur français connaît le mieux, Meursault !... Et pourtant, peut-être pas si différent que cela ! Mais ce serait une autre étude.

Ouverture de *L'Etoile d'Alger* : si le référent n'est pas fondamentalement différent, la langue, elle, est totalement autre :

« Noir et ample, un voile couvre la face du ciel, masque sévère sur les yeux du soleil, les atours d'Alger ont disparu. Nuages gonflés fiel, crachin ocre, temps de tremblement de terre.

L'horizon aussi a disparu.

Cité Mer et Soleil, la voiture de Djelloul s'arrête devant le bâtiment C ; Moussa descend en bâillant. Il claque et reclaque la portière, puis ils se séparent d'un simple geste (...)

Cloaque boueux devant l'entrée du bâtiment, Moussa soulève les pans de son pantalon, slalom souple entre les flaques, hop. Il en rate une, les beaux souliers vernis, 750 dinars, plongent. En maugréant, il sort un petit mouchoir blanc, crache dessus et nettoie les taches.

(...) Cage 9, escalier F, 5^e étage, palier A, n°35. Ereinté, Moussa cherche sa clef, il ouvre doucement, en redoutant l'accueil.

Mal de crâne, quelle soirée !

La fête s'est bien passée, en gros, bonne organisation, bien payé en tout cas, 20 000 balles dont 8000 pour bibi. Normal : la vedette. C'est pas rien de chanter pendant plus de cinq heures avec juste un petit entracte. Répertoire type de mariages : tu mets un peu d'algérois au début, pour détendre, puis tu attaques direct au bas ventre, le plat de résistance, la chanson kabyle moderne, la spécialité du chef. Il y avait même un journaliste d'*Algérie Actualité*, grosses moustaches, on a pris rendez-vous, peut-être une interview ?

Faut dire que je me suis défoncé, tout le monde a dansé jusqu'à l'aube. Le violoniste a fait quelques fausses notes mais ça va. Ensuite, on a veillé avec les copains,

l'orchestre, jusqu'à l'aube, trente-six cafés au lait, sandwich, au Terminus. Clientèle de petit jour, musiciens, danseuses de cabaret. Puis, vers 7 heures, retour à la cité avec Djelloul, le chauffeur du groupe.

Je fais exprès de rentrer au petit matin. Comme ça c'est mieux, comme ça tu tombes de fatigue direct, comme ça tu vois un peu moins.

Quatorze personnes dans trois pièces (...)

Moussa se déshabille à tâtons, puis se jette sur son matelas mousse à même le sol et sombre dans le sommeil. » (pp.11-13)

On voit avec ce second roman que la thématique et le protagoniste « populaire » ont une plus grande tendance à contaminer la langue d'écriture. Il y a recherche d'une symbiose entre le personnage et la voix du narrateur lorsqu'elle se manifeste comme s'il était impossible d'évoquer un milieu sans adopter totalement son style au sens linguistique du terme. La difficulté est la même pour les deux romanciers : ce milieu-là parle l'arabe dialectal émaillé de français et il faut renverser les choses sans changer de milieu.

Ce travail sur la langue est véritablement constant chez Aziz Chouaki et l'exemple de l'ouverture des *Oranges* peut nous en convaincre :

« - De loin ça fait comme un ruban blanc, cerné de bleu en bas, avec des touffes de vert en haut. Et puis c'est poivré, menthe fraîche et jasmin. C'est ça Alger. Brune lascive aux yeux olive, étalant sa blanche langue au lécher du soleil.

Et moi j'aime ça, oh oui. Petit matin, au balcon, prendre un bol de soleil direct. Hum.

Cris d'enfants, la rue bruisse, le petit Krime, qu'est-ce qu'il joue bien, regarde, regarde comme il te dribble ça, hop, hop, et toc, la boîte de conserves entre les jambes du goal, ilié !! Petit pont, pauvre goal, c'est Hamdane le fils de Moussa le boucher, quinze ans, déjà quatre-vingt kilos...

C'est quoi, ça ? Cette odeur, oui, qui soudain gifle, heureuses, mes narines ?! C'est la mer, que je vois en bas du ciel, entre le café du Chihab et le kiosque à journaux. La mer, bien sûr. » (pp.7-8)

Il ne fait pas de doute (et on ne peut se contenter de courts extraits) que l'écriture d'Aziz Chouaki est nouvelle, déconcertante pour beaucoup de lecteurs, plus à la lecture qu'à l'écoute d'ailleurs. Ce constat pointe sa première caractéristique qui est sa manière de mimer l'oral à l'écrit. Les phrases nominales sont privilégiées ainsi que les ruptures, parfois les coqs-à-l'âne et souvent les jeux de mots (dont A. Lounès est friand aussi¹³). Cette liberté et, en même temps, cette recherche linguistique sont parties prenantes de la complexité et du désordre d'une situation car manifestement pour le personnage principal des *Oranges* ainsi que pour Moussa Massy, rien ne peut être simple au pays « où l'indépendance est arrivée » ! Pourquoi la langue serait-elle domestiquée ?

Voyons encore une scène type des romans et films algériens : le difficile vécu de l'amour qui pèse autant sur les jeunes filles que sur les garçons, même souvent moins jeunes. Ou : des amours contrariées de Moussa Massy... (pp.49 à 52). On remarquera cette ressemblance entre la langue du personnage et celle du narrateur. P. 51 par exemple, lorsque le narrateur reprend la parole, on lit :

« Deux heures plus tard, ils quittent le salon de thé et se baladent dans les bois des Arcades, unique espace de liberté pour les amoureux d'Alger, tendresse trabendo.

Ryadh El Feth, réplique tiers mondiste du forum des Halles de Paris. Massive structure de béton sur trois niveaux, boutiques chics, salles de cinéma, galeries d'art, restaurants haut de gamme, salles d'aérobic, de danse, le centre des arts, le bois des Arcades. Tout ça autour de l'imposant monument aux morts, trois gigantesques feuilles de béton entrelacées ouvrant vers le ciel. Symbole des trois révolutions : industrielle, agraire, culturelle.

Esthétique uniforme des démocraties populaires, fascisme littéral, entre képi et turban. »

Mais cette ressemblance se situe plus au niveau lexical (registre familier) « se balader » « tendresse trabendo » qu'au niveau véritablement syntaxique excepté pour quelques ruptures de construction ou phrases nominales. La proximité avec le français populaire de son héros qui doit mimer son arabe algérois est dans le choix délibéré d'une langue réaliste et simple. Il répond ainsi à une certaine loi de lisibilité. Ces passages où l'on passe d'une focalisation interne à une focalisation externe sont comme des zones de repos et d'engrangement de l'information que Moussa Massy livre de manière moins construite.

En règle générale la langue d'Aziz Chouaki se manifeste par l'usage d'onomatopées, d'une ponctuation abondante qui s'explique aussi par le discours direct du personnage, par un lexique particulier (qui mériterait toute une étude), par une élimination quasi systématique du premier terme de la négation. Tout cela est fortement construit et concerté pour « représenter » le jeune du quartier, pour essayer de transmettre ce qu'on pourrait appeler la « culture houmiste ». Il y réussit fort bien, me semble-t-il.

A propos de Moussa Massy, Aziz Chouaki explique : « C'est quelqu'un qui construit son mythe à la James Dean. Il veut devenir une star. Il développe une attitude presque au sens rock'n roll, ce qui serait extrêmement parlant aux jeunes de banlieue. »¹⁴

Le lien est donc très clairement fait entre les jeunes Algérois et les jeunes des banlieues et il peut se renforcer après les expériences d'atelier d'écriture de l'écrivain et particulièrement son expérience de Sevrans. Mais la langue qui est celle d'Aziz Chouaki dépasse le mimétisme avec un sujet et est véritablement une langue de création. Travail concerté d'un écrivain qui ne prétend pas refléter une langue mais créer sa propre langue tout en lui choisissant les pilotis qu'il sent comme siens. Présentant son roman *Aigle*, il écrivait pour le service de presse :

« J'écris en français, certes, histoire oblige, mais à bien tendre l'oreille, ce sont d'autres langues qui se parlent en moi, elles s'échangent des saveurs, se passent des programmes télé, se fendent la poire.

Il y a au moins, et surtout, le kabyle, l'arabe des rues et le français.

Voisins de palier, ces langues font tout de suite dans l'hétérogène, l'arlequin, le créole.

On avait ça dans *Les Oranges*, ce côté patché, rhapsodie –
Au sens étymologique des coutures.

Il y a aussi écrire le monde, « le technocosme » (comme dirait Jeff) qui moule notre perception, s'emparer de ses codes.

Ecrire avec et non contre les médias et les technologies.

C'est en tout cas l'enjeu majeur dans *Aigle*,

Revendiquer l'hybride et le contemporain.

Je suis un Oriental, avec tout le jasmin et la vase,

Mais aussi un parfait clone de la colonisation.

Gosse, j'ai pleuré Blandine dans nos vieux livres jaunes à gravures ;
à l'école communale j'admirais Bayard, sans peur et sans reproche,
parmi les fumets de chorba du ramadan. Aujourd'hui l'histoire, le drame,
L'exil.
Et l'écrire toujours là, à adoucir les mœurs... »¹⁵

¹ - Cf. Christiane Chaulet Achour , « Portrait – Aziz Chouaki : humour et poésie », Marsa éditions, Paris, *Algérie Littérature/Action*, n°12-13, juin-septembre 1997 », pp.255 à 260.

² - Que j'ai préfacé.

³ - Ces nouvelles lui ont donné une belle notoriété en Algérie. Remarquons qu'avec l'éditeur Laphomic et l'hebdomadaire où il publie, Aziz Chouaki se glisse immédiatement dans les créneaux ouverts par la levée du monopole d'état dans l'édition et dans la presse. L'éditeur Laphomic a été un des premiers éditeurs privés à Alger après l'abandon du monopole d'état sur l'édition, à la fin des années 80. Il a cessé ses activités après 1993.

⁴ - N°184 de la collection, avec une postface de Christiane Achour et Benjamin Stora.

⁵ - <http://www.ville-sevran.fr/Culture/residence2.htm>

⁶ - signé AzMez – <http://dzlit.free.fr/discu.html>

⁷ - <http://www.djazaïr2003.org/>

⁸ - « Rencontre avec Aziz Chouaki », http://www.zone-litteraire.com/entretiens.php?art_id=483

⁹ - Interview réalisée par Olivia Marsaud en janvier 2003, France5. site du groupe francetélévisions
http://www.france5.fr/actu_societe/W00137/3/77071.cfm

¹⁰ - « Rencontre avec Aziz Chouaki », http://www.zone-litteraire.com/entretiens.php?art_id=483

¹¹ - « Rencontre avec Aziz Chouaki », http://www.zone-litteraire.com/entretiens.php?art_id=483

¹² - Né le 31 juillet 1952 dans la basse Casbah à Alger. Son recueil de poèmes, *Poèmes à coups de poing et à coups de pied* (Alger, SNED, 1981) a été un grand succès de librairie. En 1982, il a publié *Chronique d'un couple ou la Birmandreissienne* (Alger, SNED).

¹³ - Difficile de ne pas penser au grand humoriste algérien, Fellag.

¹⁴ - « Rencontre avec Aziz Chouaki », http://www.zone-litteraire.com/entretiens.php?art_id=483

¹⁵ - Fiche de présentation de la maison d'édition accompagnant le service de presse.